

Petite Korrig

Daniel Cario

Petite Korrig



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2015.

© À vue d'œil, 2015.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0176-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

LIVRE PREMIER

LE VIOL

La volée de chevrotines l'avait atteint au garrot, et sa patte avant droite se dérobaît à chaque bond. Alors son encolure s'affaissait, mais le temps de reprendre ses appuis, il repartait de plus belle. Il reculait la limite de ses forces et refoulait la souffrance, mais combien de temps soutiendrait-il encore ce train infernal ?

Le chevreuil parvint à une croisée de sentiers ; d'instinct, il s'enfonça parmi les fourrés touffus, préférant la pénombre aux trouées de lumière. Il filait tête baissée, s'égratignant le muflle aux ronces et aux aubépines acérées. Ses pattes se prenaient dans l'enchevêtrement des fougères rouillées, les mousses arrachées voltigeaient sous ses sabots cornés, et les bruyères des clairières crissaient sur son passage comme un carillon de minuscules clochettes. Soudain, il crochetait à angle droit : le daguet avait déjà l'expérience des vieux cervidés quand il s'agissait de s'enfuir. Aussi n'emprunta-t-il le découvert de l'allée centrale qu'une dizaine de mètres, le temps d'atteindre l'endroit le moins large du fossé ; de toute la force de ses

pattes valides, il s'envola par-dessus, afin de retrouver la pénombre ; aussitôt il bifurqua sous les frondaisons des résineux où les plantes clairsemées retiendraient moins son odeur. La jonchée d'aiguilles glissait sous ses appuis et l'obligeait à ralentir et à relancer sa course, ce qui finissait de le harasser. Au bout d'une cinquantaine de mètres, les sapins laissèrent place à une futaie de feuillus.

La forêt alentour se taisait, effrayée du drame en train de se jouer.

Le silence n'était pourtant pas complet : au loin jappaient des chiens. Ils n'étaient que quatre, des épagneuls, novices en chasse à courre, mais qui tempêtaient autant qu'une meute entière, ne cessant d'aboyer que pour flairer la trace de leur proie. Ils parvinrent à la même allée, vide à perte de vue ; désorientés, ils s'arrêtèrent au milieu, et leur hargne se transforma en gémissements plaintifs. Ils tournaient en rond, la truffe collée au sol, reniflant en vain l'odeur évanouie. L'un d'eux se risqua dans le fossé, fouilla les feuilles en train d'y macérer. Ses congénères l'imitèrent et passèrent de l'autre côté. La frange de pinède n'avait pas

retenu la trace du chevreuil, et celui-ci avait eu le temps de prendre le large. Les chiens fouinaient d'un bord et de l'autre, élargissant leur cercle au fur et à mesure. Des myrtilles sauvages buissonnaient la limite de l'ombre froide, et les épagneuls y retrouvèrent enfin le fumet. Leur férocité aussitôt ressourcée, ils reprirent la poursuite.

Les quatre chasseurs parvinrent à leur tour au milieu de l'allée forestière, et ils hésitèrent comme leurs chiens.

— Écoutez ! Ils sont partis par là.

Le vent portait en effet les jappements lointains. S'empêtrant dans les ronces et les fougères, les chasseurs franchirent le fossé, encore gorgé des dernières pluies, puis ils se mirent à courir en serrant leurs fusils. Eux non plus n'étaient pas habitués à cet exercice cynégétique réservé d'habitude aux cavaliers, et leurs bottes les lestaient de plomb. Bien que dans la force de l'âge, ils soufflaient et suaient sous leurs lourdes gabardines. Bientôt il fallut tendre l'oreille pour percevoir encore les chiens.

C'était leur première incursion dans les bois du Faouët ; ces quatre-là venaient de

loin, appâtés par les rodomontades d'un autre quidam. Au début, ils l'avaient pris pour un Tartarin, mais ils avaient débusqué un chevreuil après le casse-croûte de midi. Un chevreuil, c'était autre chose que les lapins, les pigeons et les perdrix... Et même que les imprévisibles bécasses. À condition de ne pas le perdre...

Soudain, les aboiements se firent plus distincts. Ou les chiens avaient perdu la trace de la bête ou ils l'avaient rattrapée, et il convenait alors de se presser avant qu'ils n'en fassent de la charpie.

Le chevreuil s'empêtrait dans les fourrés, ralentissait, obligé sans cesse de s'arrêter, puisque trop faible pour sauter. Il n'irait plus bien loin, mais cette orée lui était familière. Là-bas, entre les bosquets, après les deux néfliers et les pommiers tors, se nichait en effet une chaumière : le faon y avait été recueilli, orphelin à cause de charognards du même acabit. Une femme l'avait nourri ; elle était décédée, mais sa fille habitait encore là. Rendu si près du but, l'animal recouvra un peu de force ; par la barrière ouverte, il s'engouffra dans le jardinet et

s'effondra aux pieds de Korrig. Celle-ci poussa un cri d'effroi.

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'arrive, Mabig ?

Korrig s'agenouilla, souleva la tête du chevreuil dans ses petites mains et vit qu'il était blessé.

— Ce sont encore ces salauds de chasseurs ! Ça leur suffit pas d'avoir tué ta mère... Il y en a un qui t'a tiré dessus ?

Korrig entendit alors les aboiements.

— En plus ils ont des chiens ! Viens, il faut pas rester là.

Le chevreuil s'était calmé. Les yeux ivres de détresse, il écoutait Korrig et semblait la comprendre, puisqu'il essaya de se relever. Lui soulageant le flanc, elle l'aida à se remettre sur ses pattes graciles et le guida dans l'allée qui, le long du pignon droit, menait au potager sur l'arrière.

— Je vais te cacher pour que ces saletés de clébards te retrouvent pas.

Au fond, un appentis ; dedans des clapiers dont un assez spacieux pour héberger sept

ou huit lapins. Korrig incita son protégé à s'y fourrer en lui poussant la croupe.

— Là, Mabig... Tu restes tranquille. Je viendrai te soigner quand le danger sera passé. En attendant, tu bouges pas.

Au moment où Korrig revenait devant la chaumière, les chiens débouchaient de la forêt, ventre à terre, forcenés et écumant. Ils se jetèrent contre les croisillons de la barrière qu'elle avait pris soin de fermer. Se tenant à distance, elle leur cria de ficher le camp, en pure perte. Elle saisit alors un bâton et les en menaça en le faisant tournoyer devant elle, ce qui ne fit que décupler leur rage. Ils se dressaient contre le grillage, le grattaient, y cherchant une faille où se faufiler. Si ces bâtards en avaient eu l'agilité, ils auraient sauté la barrière pour bondir sur elle. Leur proie, ce n'était plus le chevreuil, mais la femme face à eux, et celle-ci commençait à avoir peur.

Leurs maîtres arrivèrent enfin, en nage, cramoisés et à bout de souffle. Aussitôt Korrig se sentit soulagée. Allons... elle s'était alarmée pour rien. Un détail figea cependant son sourire : les quatre hommes avaient le regard allumé, pas

seulement à cause de la fatigue ; les chasseurs avaient l'habitude de casse-croûte bien arrosés, et on était en début d'après-midi... Ceux-ci, elle ne les connaissait pas : des gens d'ailleurs, mais pas des miséreux de toute évidence, car leur tenue sentait le riche, et chacun de leurs fusils valait une petite fortune.

Korrig espérait encore qu'ils retiennent leurs fauves...

— Où il est, ce salopard ? lança d'une voix forte un gaillard brun arborant une moustache noire.

Korrig hésita.

— Je n'ai vu personne.

— On te parle pas de quelqu'un, mais de la bestiole à quatre pattes qui nous a filé entre les doigts.

— Ouais, renchérit un rouquin râblé, dont l'index n'en finissait pas de tripoter la détente de son arme. Même qu'il est blessé et qu'il a pas pu aller bien loin. Dis-nous où il est !

— Mais de quoi parlez-vous enfin ?

— D'un cerf, d'une biche ou d'un chevreuil... Enfin d'une bestiole de ce genre-là.

— J'ai jamais vu d'animaux comme ça par ici. S'il en est passé un dans les parages, il aura évité la maison.

— Tu mens, petite garce ! Les chiens savent bien qu'il est là. Sinon, ils auraient continué à le poursuivre.

Celui qui avait parlé était une sorte de dandy basané au nez aquilin. Un peu en retrait, le quatrième paraissait plus timide ; lui était corpulent, son regard fuyait entre ses paupières grassouillettes, et son fusil tremblait entre ses mains boudinées.

— Ils auront flairé mes lapins dans les clapiers, fit Korrig.

— Te fous pas de nous. C'est pas après un lapin que couraient nos chiens. Ce gibier nous appartient. Montre-nous où il est.

— Si je vous dis qu'aucun animal n'est venu chez moi !...

— Puisque tu sembles si sûre de toi, laisse-nous donc jeter un coup d'œil dans ton gourbi.

Ce disant, ils s'apprêtaient à ouvrir la barrière.

— Vous, je veux bien, mais pas les chiens. Comme je vous l'ai dit, j'ai des lapins et aussi quelques poules.

Les chasseurs hésitèrent, se demandant si une telle concession ne prouvait pas qu'ils se trompaient.

— Toi, tu essaies de nous rouler dans la farine, intervint le rouquin d'un ton doux et sûr. Faut pas l'écouter, les amis, on fonce avec les chiens et après on verra.

Korrig comprit que son protégé n'aurait alors aucune chance.

— En ce cas, tout le monde reste dehors. Je suis chez moi ici, et vous n'avez pas le droit de forcer ma porte.

— Eh bien, le droit, on le prend !

Korrig tenta de s'interposer, mais elle ne faisait pas le poids. Le rouquin la bouscula en arrière. La serrant au collet, il la releva et la fixa droit dans les yeux.

— Puisque tu veux pas nous dire où est passé notre chevreuil, on pourrait peut-être s'occuper de toi.